

XYZ. La revue de la nouvelle

Le grand hôtel

Julie Hivon



Numéro 58, été 1999

Bals

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4414ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hivon, J. (1999). Le grand hôtel. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (58), 63–65.

Le grand hôtel

Julie Hivon

Je suis arrivée au bal comme une reine vierge, portant fièrement mes dix-sept ans sous ma jupe moulante et mon bustier fleuri. J'avais remonté mes cheveux sur le dessus de ma tête et ils en dégringolaient joyeusement en boucles brunes auxquelles j'avais donné artificiellement des reflets cuivrés. Mes yeux noirs ont parcouru l'assemblée et j'ai soupiré d'aise en constatant que j'étais entourée de visages connus. J'ai cherché le tien avec avidité, mon cœur se glaçant à l'idée que tu pourrais manquer à l'appel. Je t'ai découvert dans un coin, mal à l'aise dans tes habits neufs, te dandinant devant la table à hors-d'œuvre. Tu implorais des yeux tes copains pour qu'ils désertent un moment leurs partenaires parfumées et viennent quelques minutes faire le pied de grue à tes côtés.

Essayer, en toute innocence, de me retrouver près de toi. Refuser en souriant tous les autres galants. Rester assise à chaque danse, espérer que tu t'approches enfin. Glisser ma chaise près de la tienne et te jeter des sourires d'encouragement. Allonger mon cou pour suivre tes mouvements à l'autre bout de cette salle immense, étirer mes jambes qui auraient tant aimé danser en cadence avec les tiennes.

Nous avions dix-sept ans et les mots nous manquaient. Nos gestes étaient maladroits, notre souffle, court. Nos regards se cherchaient pour mieux se fuir ensuite, tandis que nos visages se teintaient de rose et que nos lèvres murmuraient des mots inaudibles. C'était la fin de nos études et le début de l'été. L'avenir nous paraissait beau et le passé, léger.

J'étais une gamine perchée sur des talons trop hauts, avec des lèvres maculées de fard. Tu étais un jeune homme en

espadrilles blanches qui tirait sur sa cravate. Tu avais bu un carton de bières avec les copains avant de te présenter au bal. Je sirotais un punch aux fruits noyé de glaçons. J'étais tendue, mais souriante. Tu étais décontracté et morose et je me demandais comment nous pourrions bien quitter le bal ensemble.

Les aiguilles de la pendule tournaient, les refrains se succédaient. Je m'enfonçais désespérément dans mon siège, tu te rapprochais discrètement de la sortie. Avant cette soirée, il y avait eu quelques regards à la volée, quelques balbutiements sans suite et ton histoire d'amour avec ma meilleure copine. J'étais restée à quelques reprises, après l'école, pour te voir jouer au foot. Tu étais venu deux fois à la bibliothèque, toi qui détestais les livres. La veille, à l'arrêt du car, j'avais eu l'impression que tu m'observais et j'en avais rougi de plaisir. J'avais songé au bal, à ce soir si prometteur et si proche, et à la jupe que je porterais.

Et voilà que nous y étions tous deux, à ce bal. Les ballons gonflés à l'hélium flottaient contre le plafond. Sur les tables, de fausses fleurs se tenaient droites dans des vases sans eau. Le rock 'n' roll hurlait dans les haut-parleurs, les corps se frôlaient sans gêne sur le plancher de danse et nous étions l'un en face de l'autre, si proches et si loin à la fois.

Lorsque minuit a sonné, j'ai bien cru que j'allais me transformer en citrouille. La salle a commencé à se vider et je me souviens d'avoir été étonnée de constater que tu étais toujours là, toi qui avais reluqué la sortie toute la soirée. Je me suis arrachée de mon siège avec peine et me suis acheminée vers la porte à mon tour. J'étais fatiguée d'espérer, incapable d'agir et j'allais quitter le bal comme une reine vaincue. En me dirigeant vers les deux grandes portes de chêne, je me suis cognée à tous ces gens que je connaissais, ceux que j'avais appelés mes amis pendant toutes ces années. Nous allions nous quitter, nous avions des projets et des souvenirs ; je me suis attardée, je t'ai un peu oublié.

Lorsque je me suis enfin retrouvée dehors, l'air était frais et embaumait le muguet. Les néons clignotaient dans les vitrines,

les lampadaires crachaient sur la rue leur lumière jaune et les voitures filaient vers d'autres rendez-vous. J'étais debout dans les escaliers, mes souliers à la main, mes pieds nus sur la pierre froide. Mes cheveux en déconfiture tombaient sur mes épaules, s'étiraient dans le vent. Je respirais à pleins poumons l'été qui naissait et la nostalgie d'une adolescence en partance. C'est à ce moment que nos corps se sont frôlés. Dans le silence de ce bal expirant ses dernières minutes, tu es passé tout près, tu es passé si près... Et sans façon, je t'ai pris la main. Nous sommes demeurés un instant seuls et silencieux devant le grand hôtel où les bougies de l'énorme lustre mouraient une à une. Nous avons descendu l'escalier de pierres en nous tenant la main et nous avons marché dans la nuit vers d'autres lendemains.

Ce soir, un autre bal s'est éteint. Je danse entre les tables en poussant mon balai, tandis que tu vides les poubelles pleines de coupes en plastique. La musique est morte, les invités poudrés sont partis. Il ne reste que nous, avec nos espadrilles démodées et nos tabliers sales. C'est comme cela chaque samedi dans la salle de bal du grand hôtel. Nous sommes arrivés comme la fête se terminait et nous allons veiller ensemble jusqu'à ce que demain s'éveille dans l'or et le bleu. Nous serons silencieux tout au long de cette nuit, mais chacun de tes sourires répondra aux miens et nos mots sans écho se chuchoteront derrière les rideaux de velours. Et lorsque nous sortirons d'ici, au petit matin, je serai plus heureuse encore qu'en ce bal lointain, si seulement, une fois de plus, tu me prends la main.